

DE LA TRADITION AU DIALECTE: PROBLÈMES D'ENQUÊTE LINGUISTIQUE

Le but de ce petit exposé est de signaler quelques problèmes qui se pose lorsque l'on tente d'évaluer le témoignage fourni par une tradition orale et de retracer quelques lignes qui appartiendraient au dialecte ancien qui lui a donné naissance. Attachons nous, tout d'abord, à la valeur du témoignage. D'un point de vue morphologique, les traditions hébraïques et araméennes comportent des caractéristiques qui peuvent être examinées et placées dans un chapitre défini de l'histoire de la langue, aux côtés de caractéristiques qui restent isolées du fait qu'elles ne possèdent pas de traits ayant un lien avec le passé historique. Nous nous intéressons ici seulement aux premières d'entre elles.

Prenons par exemple la question de l'accent tonique dans les traditions de l'hébreu post-biblique.

Dans ces traditions on trouve une abondance de formes qui ont, à la différence de la tradition de Tibériade, l'accent paroxyton. D'une façon générale on peut classer ces formes en deux catégories:

a. les formes qui sont, en principe, identiques aux formes pausales de la tradition tibérienne, comme נִשְׁבְּרָה = «elle était cassée» (dans les traditions dites «sépharades») où הִוְרָקָה = «on lui (fem.) a fait du mal» (dans les traditions «sépharades») ainsi que dans la tradition yéménite).¹

b. les formes où le cheva mobile perd sa qualité vocalique, comme אָמְרוּ [ʔámru], אָמְרִים [ʔómrim], יֵאמְרוּ [yómru] = «ils ont dit, ils disent, ils diront».²

1 Dans ces traditions, les formes possédant l'accent paroxyton sont les seules existantes, soit en position pausale soit en position contextuelle.

2 Pour un tableau comparatif de ces formes voir *Katz, 1981*, p. 61.

L'examen historique nous montre qu'il s'agit ici de deux développements tout à fait différents. Les formes appartenant à la première catégorie, qui sont, d'ailleurs, assez répandues dans les diverses traditions de l'hébreu post-biblique, représentent un phénomène dialectal déjà existant, on le sait, à l'époque de la littérature de Qumran: dans cette littérature l'emploi des formes pausales dans les positions non-pausales est commun. Voir, par exemple, des formes comme *יעמודר*, *יעמודר* ou *יעמודר*.³ Des formes ayant la même structure apparaissent aussi dans les traditions palestinienne et babylonienne de l'hébreu post-biblique, dans le manuscrit Kaufmann de la Michna et d'autres manuscrits. Elles se révèlent aussi dans les transcriptions grecques et latines.⁴ Il va sans dire que nous n'avons pas présenté ici un tableau complet de la diffusion du phénomène en question. En effet nous ne nous intéressons pas ici à la description de cette diffusion, mais plutôt à la relation entre les traditions possédant l'accent paroxyton dans cette catégorie et l'histoire des dialectes de l'hébreu. En bref, on peut conclure en disant que l'emploi des formes pausales en positions non-pausales est un trait dont témoigne l'hébreu de l'époque de la fin du Second Temple.

Il faut cependant dire quelques mots à propos d'un phénomène vérifié dans certaines formes attestées dans la traditions babylonienne. Dans ces formes, comme, par exemple, *וְהָעֹזֵבִי*, l'accent, marqué par les signes de *ṭe'amim*, est oxyton alors que la voyelle pénultième s'est conservée. Ce phénomène a été étudié par Israël Yeivin.⁵ Sans traiter cette question dans le détail, on peut supposer qu'on a affaire ici à un trait morphophonémique qui aurait pu exister dans quelques dialectes hébraïques: dans ces dialectes-ci la conservation de la voyelle pénultième ne dépendait pas de l'occurrence de l'accent sur la même syllabe.

Plus compliquée est la question de l'accent paroxyton dans les formes post-bibliques comme *ʔāmru*, *ʔómrim*, *yómru*. Ce type de forme n'existe pas dans la tradition yéménite, mais il est presque général dans les autres

3 Voir *Kutscher, 1974*, pp. 40, 333; *Qimron, 1976*, pp. 155, 160, 171.

4 Voir *Kutscher, 1977*, p. קד; *Yalon, 1967*, pp. 23-26.

5 Voir *Yeivin, 1972*.

traditions orientales et sépharades (Afrique du Nord, Alep, Bagdad, ainsi que dans d'autres communautés).⁶

Comment va-t-on expliquer ce phénomène, qui est un trait assez frappant dans de nombreuses traditions?

L'information que nous possédons étant assez limitée, il nous semble difficile de présenter une explication qui soit complètement satisfaisante. Nous essayerons, cependant, d'étudier quelques données qui pourraient éclaircir la question. Signalons, d'abord, que pendant des générations les traditions de l'hébreu post-biblique étaient liées avec les traditions de l'araméen babylonien: on sait que dans les textes talmudiques les mots hébreux et les mots araméens sont voisins. Par conséquent, il ne serait pas étonnant de trouver des faits dûs à l'influence de l'araméen talmudique dans la phonologie et la morphologie de l'hébreu post-biblique. Ainsi, pour ne citer que quelques phénomènes, mentionnons le passage sporadique de *â* (*qāmeš*) à *a* (*pātaḥ*) en syllabe pénultième ouverte, dans la tradition yéménite de l'hébreu post-biblique (exemples: קָלְלִי < קְלִלִי «régles»; פְּרָטִי < פְּרִטִי «détails»), phénomène répandu dans la tradition araméenne-babylonienne de la communauté;⁷ ou l'existence de formes de verbes *mediae w* construites selon la catégorie *primae w* (exemple: (אֹרְבִין = אֹרְבִין)⁸. La conjugaison de verbes *mediae w* selon les verbes *primae w* est régulière en araméen babylonien (ainsi: אֹרְבִין de la racine קֹרַם construit comme אֹרְבִין de la racine יִתַּב).

Revenons à présent au phénomène de l'accent paroxyton dans les catégories *qātlū*, *qōtlīm*, etc. Il nous semble qu'ici aussi on peut supposer la même influence. On possède un nombre non-négligeable d'exemples, dans des traditions diverses de l'araméen babylonien, dans lesquels le même phénomène se produit, c'est à dire le passage du cheva mobile au cheva quiescent et l'occurrence de l'accent paroxyton.

Ainsi, on trouve dans la vocalisation précieuse de *Halakhot Pesuqot*

6 On peut ajouter en passant que d'après Chelomo Almoli, philologue et linguiste d'une grande profondeur, qui vivait à Constantinople au début du seizième siècle, les formes de la structure קֹטְלִי, קֹטְלִים ont, dans la lecture de la Bible, un cheva quiescent. Almoli ne mentionne pas l'accentuation de ces formes. Sur ce point voir *Morag 1973*, p. 180; *Morag, 1982*, p. 160–168.

7 Voir *Morag, 1962*.

8 Voir *Haneman, 1980*, p. 334.

(manuscrit Sassoon 263) des formes comme *ʿālmā*= «monde» (<*ʿālēmā*).⁹ Dans les traditions vivantes de l'araméen babylonien, dans les communautés de Bagdad, d'Alep, de Djerba, et d'autres communautés, le même passage se révèle dans les catégories morphologiques *qātēlīn / qātēlī* > *qātlīn I qātlī* (par exemple: *ʔāmērīn / ʔāmri* > *ʔāmriṅ / ʔāmri* = «ils disent»); ces formes possèdent l'accent paroxyton. Signalons que dans la tradition yéménite de l'araméen babylonien, qui, d'une façon générale, retient la forme classique *qātēlīn* (e.g. *ʔāmērīn*= «ils disent»), le passage en question se trouve dans les formes avec les suffixes pronominaux: *qatlinnan* (*ʔamrinnan*=«nous disons»), *qatlitu* (*ʔamritu*=«vous dites»).¹⁰

Pour conclure sur ce point: nous précisons que l'accent paroxyton dans les formes du type *qātlū, qōtlīm* etc. (catégorie *b*) est d'un point de vue historique fondamentalement différent de l'accent apparaissant dans des formes comme *הַיְזָקָה* ou *נְשַׁבְּרָה* (catégorie *a*). Alors que dans la dernière catégorie le phénomène constitue la continuation d'une structure dialectale, la première catégorie résulte d'une influence assez tardive de l'araméen babylonien sur l'hébreu.

Passons maintenant à un autre cas, celui du nom des lettres de l'alphabet, telles qu'elles sont employées traditionnellement dans les communautés juives. Ces noms diffèrent morphologiquement,¹¹ et il serait d'un certain intérêt d'essayer d'expliquer ces nuances qui, en effet, forment un réseau d'isoglosses dans un champ bien défini. Quelques noms de lettres semblent être empruntés à l'arabe, comme la forme *קָל* (קָל) pour la quatrième lettre de l'alphabet dans les communautés iraquienne, kurde (Zakho)¹² et yéménite (chez cette dernière à côté de *קָל*) ainsi que la forme *קָלָצ* chez les yéménites. On pourrait ajouter que le nom *קָל* paraît dans un ancien fragment massorétique.¹³ Celui-ci spécifie que l'emploi de cette

9 Il faut remarquer cependant, que dans les exemples représentés par ce manuscrit on pourrait constater seulement la perte de la qualité vocalique du *chva*, l'occurrence paroxytonne de l'accent étant reconstruite. Voir *Morag, 1968*, p. 74.

10 Voir *Morag, 1980*, p. 147-150.

11 Par exemple: le nom de la lettre *ס* est *סִמְךָ* dans la tradition yéménite (aussi dans la lecture traditionnelle de la communauté: *סִמְכָה סִמְכָה סִמְכָה*, T.B., *Shabbat 66a*), tandis que d'autres traditions possèdent des formes comme *sámmakh, sámmekh, sámekh*.

12 Voir *Saḅar 1974*, p. 208, note 8

13 *Levi, 1936*, p. זל.

forme existait dans l'école massorétique de Tibériade. Il va sans dire qu'il serait difficile de constater si l'emploi de la forme דל dans les communautés mentionnées précédemment continue l'usage de l'école de Tibériade, dans la mesure où l'on suppose toujours une influence de l'arabe.

Le même passage massorétique mentionne, comme une caractéristique tibérienne, le nom בי pour la lettre בית . Citons: $\text{ודילך אן אלטבראניין יזידון עלי כ'אציה אלבא יוד פקט ומדן אכרי יזידון עליה תיו}$ [«Les Tibériens n'ajoutent à la lettre *b* (pour la nommer) qu'un *yod*, alors que d'autres villes ajoutent aussi un *taw*»]. Le nom *bé* (בי), pour la deuxième lettre de l'alphabet, est bien connu de nombreuses sources telles que *Diqduqēy Haṭṭē'amīm* de Aharon Ben-Asher, *Ha'egrōn* de Sa'adia, et *La Risāla* de Ibn Qouraysh.¹⁴

Cette forme, בִּי , était traditionnellement employée dans les communautés de Bagdad, du Kurdistan (Zakho) et du Yémen (les yéménites connaissent aussi la forme commune בית). Or, il existe probablement une liaison historique entre l'usage de ces communautés et la pratique des massorètes tibériens.

On peut se pencher davantage sur l'étymologie de la forme בי . Deux possibilités d'explication peuvent ici intervenir.

D'un côté בי peut être considéré comme un allomorphe de בית , ביתא , existant dans plusieurs dialectes araméens depuis la période ancienne de la langue (comme dans בי טב = «une bonne maison»). La dérivation בי de ביתא , comme nous le savons, a été effectuée par analogie aux formes féminines se terminant en תא , dans lesquelles la dernière syllabe tombe en état absolu. D'un autre côté, on peut tenir compte de la possibilité d'une forme *bē*, empruntée à l'arabe, dont la voyelle s'explique comme résultant de l'*imāla* ($\text{ā} > \text{ē}$)¹⁵.

En tout cas, on peut dire que la forme בי des communautés iraquienne, kurde et yéménite peut être conçue comme un résidu de l'inventaire technique de l'école massorétique de Tibériade.

• Passons maintenant au nom des lettres עין , זין . Dans les traditions iraquienne et yéménite elles sont appelées זאן [*zān*], עאן [*cān*], avec un passage de la diphtongue *ay* en ā . Cette monophthongaison de *ay* précédant

¹⁴ Voir *Alloni*, 1965 p. 11, note 14.

¹⁵ On trouve aussi la forme עֵי (*yē*) pour *yod*: voir *Allony*, 1965, p.

un *n* en position finale est typique de quelques dialectes de l'araméen oriental, notamment l'araméen babylonien.

Dans ces dialectes on trouve, par exemple, מאתן = «deux cents» pour מאתין, בהדן = «avec nous» pour בהדין, אתאן = «nous sommes venus» pour אתין. On rencontre aussi ce phénomène dans l'araméen targumique et dans la tradition babylonienne de l'araméen biblique; la forme palmyrienne מן = «eau» le révèle aussi.¹⁶

Les formes *zān*, *cān* comme noms de lettres s'expliquent à la lumière de ce trait de l'araméen oriental, leur voyelle reflétant une loi phonologique, ou plutôt une tendance phonologique, des parlers araméens des communautés juives de la Babylonie gaonique.¹⁷

Pour conclure ce petit commentaire au sujet du nom des lettres עין et זין, signalons que la source massorétique mentionnée ci-dessus possède pour la première lettre la forme *zāy* (זאי).¹⁸ Cette forme se trouve également dans un autre traité massorétique tibérien.¹⁹

Pour autant que nous le sachions, la forme en question n'est en usage dans aucune communauté contemporaine. Quoiqu'il en soit, elle présente un intérêt linguistique, le développement de *zayn* (זין) en *zāy* (זאי) étant typique de l'araméen galiléen. Dans ce dialecte, la chute du *n* final la diphtongue *ay*, est très répandue: תריין est devenu תרי, מייין s'écrit aussi מיי, etc.²⁰ Le phénomène paraît aussi à Maclula. *Zay* (זאי) est donc l'équivalent occidental du *zān* (זאן) oriental.

La tradition contemporaine de l'hébreu michnique de la communauté de Djerba présente le trait morphophonémique suivant: un *p* historiquement géminé ayant eu un cheva mobile comme voyelle, paraît dans la tradition comme *f*, fricatif, non-géminé (le cheva est devenu alors quiescent). Ainsi la forme historique הַפְּרִימָה [*happëri^ca*] = «la pousse des cheveux sans les couper», se prononce dans la lecture traditionnelle djerbaïte comme [*hafri^ca*]; הַפְּרִימָה [*happëri^ma*] = «de fait de découdre» est actualisée

16 Pour un traitement de ce phénomène dans les dialectes araméens voir *Morag 1983*, pp. 352–353.

17 Ajoutons que la forme *'ān* paraît aussi, possédant la vocalisation babylonienne (ען), dans un manuscrit de la Geniza (T.S. F2 (2), 40).

18 *Levy, 1936*, p. לו

19 *Derenbourg, 1871*, p. 81.

20 Voir *Kutcher, 1977*, pp. קצד-קצט

comme [hafrima]; הַפְּרִיחָה [happeriḥa] = «éruption de boutons» est également [hafriḥa].

Découvert par Ktzia Katz,²¹ ce phénomène ne se trouve d'ailleurs dans aucune tradition vivante. Naturellement on soupçonne ici l'influence du vernaculaire arabe, mais une étude approfondie montre qu'il n'y a pas lieu d'accepter cette supposition. Pourquoi faut-il penser à l'influence arabe justement dans cette circonstance où le *p* historique devait être géméné, puisqu'il possède le cheva comme voyelle?

En effet, on trouve l'antécédent du phénomène djerbaïte dans un domaine géographiquement lointain mais historiquement proche. Il s'agit de la tradition de l'hébreu mishnique des communautés juives de la Babylonie gaonique, présentée dans la vocalisation babylonienne. Cette tradition révèle, dans les mêmes conditions morphophonémiques, exactement le même phénomène: la perte de la gémination du *p* et la chute du cheva mobile. Comparons les formes babyloniennes vocalisées suivantes²²: הַפְּרִיחָה, הַפְּרִיחָה, הַפְּרִיחָה

Les relations historiques entre les communautés juives d'Afrique du Nord, dont Djerba est la seule à avoir ces formes, et la Babylonie gaonique, sont bien connues. La tradition Djerbaïte a ainsi préservé un trait morphophonémique hébraïque qui existait en Babylonie déjà au septième ou huitième siècle.²³

En résumé, disons quelques mots de caractère général à ce propos: les traditions de l'hébreu et de l'araméen nous fournissent un patrimoine abondant dans les domaines phonologique, morphologique, lexical et parfois aussi syntaxique. L'évaluation historique des données de ces sources fait l'objet d'une recherche qui s'est enrichie et approfondie au cours de la dernière génération. Des méthodes se sont développées afin d'essayer de reconstruire le statut historique de ces données et de les placer dans la perspective propre de l'histoire de la langue. Cependant il ne faut pas négliger les points obscurs qui subsistent.

21 Voir Katz 1977, p. 45

22 Voir Yeivin, 1968, p. 261

23 Il est tout à fait plausible que le phénomène en question soit plus ancien et qu'il s'agisse d'un véritable isoglosse dialectal. Toutefois, on manque de données pour le mettre dans la carte des dialectes hébreux reconstruits.

ABRÉVIATIONS

- Allony, 1965* = נחמיה אלוני, 'ספר הקולות — כתאב אלמצוחאת למשה בן אשר', לשוננו כט (תשכ"ה), עמ' 9-23, 137-159.
- Derenbourg, 1891* = Manuel du lecteur d'un auteur inconnu, publié d'après un manuscrit venu du Yémén et accompagné de notes par J. Derenbourg, Paris.
- Haneman, 1980* = ג' הנמן, תורת הצורות של לשון-המשנה על פי מסורת כתב-יד פרמה (דה-רוסי 138). תל-אביב תש"ם.
- Katz, 1977* = קציעה כ"ץ, מסורת הקריאה של קהילת ג'רבה במקרא ובמשנה: תורת ההגה והפועל = עדה ולשון ב, ירושלים תשל"ח.
- Katz, 1981* = קציעה כ"ץ, מסורת הלשון העברית של יהודי ארם-צובא (חלב) בקריאת המקרא והמשנה = עדה ולשון ז, ירושלים תשמ"א.
- Kutscher, 1974* = E.Y. Kutscher, *The Language and Linguistic Background of the Isaiah scroll (IQ Isa)*, Leiden.
- Kutscher, 1977* = יחזקאל קוטשר, מחקרים בעברית ובארמית, ירושלים תשל"ז.
- Levy, 1936* = Kurt Levy, *Zur masoretischen Grammatik*, Stuttgart.
- Morag, 1962* = S. Morag, «Notes on the vowel system of Babylonian Aramaic», *Phonetica* 7, pp. 211-239.
- Morag, 1968* = ש' מורג, 'לתורת ההגה של הארמית הבבלית לפי הניקוד שבכתב-היד של ספר הלכות פסוקות', לשוננו לב (תשכ"ח), עמ' 67-88.
- Morag, 1973* = ש' מורג, 'שווא "נע מעט"', דברי הקונגרס העולמי החמישי למדעי היהדות, ד, עמ' 173-181.
- Morag, 1980* = ש' מורג, 'בין מזרח למערב: לפרשת מסירתה של העברית בימי הביניים', דברי הקונגרס העולמי הששי למדעי היהדות, ד, ירושלים תש"ם.
- Morag, 1982* = S. Morag, «Some Notes on Šelomo Almoli's Contributions to the Linguistic Science of Hebrew», in: J.A. Emerton and S.C. Reif (eds.), *Interpreting the Hebrew Bible — Essays in honour of E.I.J. Rosenthal*, Cambridge 1982, pp. 157-169.

- Morag, 1983* = 'הערות לסוגיית הדו־תנועות בארמית הבבלית', מחקרי לשון מוגשים לזאב בן־חיים, ירושלים תשמ"ג, עמ' 358-337.
- Qimron, 1976* = אלישע קמרון, דקדוק הלשון העברית של מגילות מדבר יהודה, חיבור לשם קבלת תואר דוקטור באוניברסיטה העברית.
- Sabar, 1974* = יונה צבר, 'היסודות העבריים בניב הארמי שבפי יהודי זאכו בכורדיסטאן', לשוננו לח (תשל"ד), עמ' 219-206.
- Yalon, 1967* ח' ילון, מגילות ים המלח — דברי לשון, ירושלים תשכ"ו.
- Yeivin, 1968* = "ייבין, הניקוד הבבלי ומסורת הלשון המשתקפת ממנו, ירושלים תשכ"ח.
- Yeivin, 1972* = "ייבין, 'הצורות "יקטולנו, יקוטלנו" במגילות מדבר יהודה לאור מסורת הניקוד הבבלי", מחקרים במקרא ובספרות ימי בית שני לזכרו של יעקב ליור, עמ' 276-256.

